L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 9 JANVIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 9 JANVIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La Situation dans l'Extrême Orient.

Bien singulières, en vérité, les nouvelles qui nous arrivent, trois ou quatre fois par semaine, de l'Extrême Orient. Ceux qui se chargent de nous les transmettre, après les avoir plus ou moins frelatées, quand ils ne les ont pas tout-à-fait inventées, ne se gênent pas pour les faire se contredire du jour au lendemain ; de telle sorte que l'on ne sait jamais si c'est à la dépêche d'hier ou à celle d'aujourd'hui qu'il faut ajouter foi. Peut-être même est-il assez prudent de ne croire ni à l'une ni à l'autre et d'attendre les événements pour se former une opinion assez juste on, tout au moins, assez vraisemblable.

Ainsi, il y a huit ou dix jours, tout était à la guerre. Dans les propositions de paix qui émanaient du gouvernement de Pékin, on ne devait voir qu'un moyen de gagner du temps pour permettre au général Hiver, comme disent les Russes, d'arriver sur le théâtre des hostilités, d'arrêter la marche des armées japonaises et de mettre la débandade dans leurs rangs.

Même mauvaise volonté chez le Mikado et ses sujets. Le Japon voulait aller de l'avant, coûte que coûte, et ne s'arrêter qu'à Pékin pour y dicter à sa fantaisie les conditions de paix.

Aujourd'hui, il y a un changement complet dans la mise en scène ; tout est à la paix et les deux belligérants sont également anxieux d'en finir et de se donner le baiser—Lamourette. De ces rapports essentiellement contradictoires, lequel mérite créance ? Nous ne saurions trop dire ; mais, du côté de la Chine, deux faits récents semblent avoir exercé une grande influence sur les dispositions du gouvernement : d'abord la prise de Port Arthur, qui était la grande forteresse de l'Empire du milieu et dans lequel était entassée une grande partie de son matériel de guerre. Puis, la défaite et la dispersion du dernier corps d'armée qu'il avait à opposer aux Japonais. En réalité, la Chine est aux abois et complètement à la merci de ses vainqueurs, si les puissances ne se hâtent pas d'intervenir pour mettre le holà !

En ce qui concerne le Japon, que l'on nous représente comme très désireux d'en finir avec les hostilités, nous ne croyons pas un mot des superbes récits que l'on nous fait à ce sujet. Il n'est pas, il ne peut pas être vrai que le Japon veuille la paix. Toute la population, au contraire, demande à grands cris la continuation de la guerre à outrance. D'immenses ambitions couvent chez ce peuple qui se croit appelé à de hautes destinées et veut s'emparer de l'hégémonie de l'Extrême Orient. Mais, au-dessus de lui, il y a les hommes politiques, les généraux, l'empereur qui n'ignorent pas les dangers de la situation et sentent qu'il est grand temps de s'arrêter sur la voie où ils sont lancés, si belle soit-elle. Si abondantes que soient les ressources de ce pays en hommes et en produits variés, elles sont limitées. Quels que soient les bénéfices de la victoire, ils ne couvriront jamais les pertes faites sur les champs de bataille, et les dettes contractées à l'étranger.

Et puis, faut il le dire, les armées japonaises, si exaltées qu'elles soient par leurs prodigieux succès, ne peuvent guères aller plus loin. L'hiver est arrivé et il ne peut être plus rigoureux. La campagne n'est plus tenable. Que les hostilités continuent, elles ne peuvent, pour le moment, conduire à de bien importants résultats. Les Japonais piétinant sur place, après avoir fait un si rapide chemin, perdraient leur prestige. Il est donc bon à leur point de vue, de faire au moins un semblant de paix, sauf à reprendre plus tard les armes. C'est là précisément qu'est le danger, et c'est avant tout ce que doivent prévenir les nations qui ont de graves intérêts en Orient. La paix doit être conclue, plus en vue de l'avenir que du présent. Que les autres puissances, en Amérique comme en Europe, ne l'oublient pas, et elles s'épargneront bien des tracas, au printemps prochain.

Le Canal de Nicaragua.

Nous parlions hier du Canal de Minneapolis, qui doit relier le Mississipi avec le Lac Supérieur et, par le Lac Supérieur, avec le St-Laurent. Aujourd'hui, il est question plus que jamais du Canal de Nicaragua, qui fait précisément pendant au précédent, car les deux complètent l'immense ligne fluviale et maritime qui doit relier les deux mondes, marier les deux océans, en traversant le continent nord américain de part en part, en le mettant en communication directe avec tout le littoral occidental, nord et sud, des deux Amériques, ainsi qu'avec l'Extrême Orient, l'Océanie et l'Australie.

Ce projet dépasse singulièrement en grandeur, en hardiesse, en utilité pratique tous ceux que l'on a pu concevoir et exécuter jusqu'ici. Son principal mérite consiste en ce qu'il dessert en même temps tout l'intérieur de notre continent, depuis le Golfe de St-Laurent jusqu'au Golfe du Mexique et met chacun de ses centres d'activité agricole ou industrielle en communication directe et rapide avec tous les points du globe.

On discute à perte de vue sur la construction de ce canal, sur les dépenses qu'il occasionnerait ; on est allé même jusqu'à opposer au projet actuel l'opinion du capitaine Eads qui le trouvait, dit-on, impraticable. Nous ne nions pas les hautes capacités de ce grand ingénieur ; mais il ne faut pas oublier qu'il n'était pas, qu'il ne pouvait pas être impartial, dans la question, puisqu'il était lui-même l'auteur d'un projet rival—celui d'un chemin de fer aux vaisseaux. On se rappelle le bruit qui s'est fait, autour de cette entreprise, aujourd'hui abandonnée.

On propose, à l'heure présente, au Congrès de prendre l'entreprise en main. Pourquoi ne se mettrait il pas à l'œuvre ? Lui qui nous a depuis longtemps accoutumés à tant de mesquineries dans ses dépenses, qu'il accomplisse, au moins une fois, une grande chose. Cela ne déparera nullement son histoire. Qu'il nomme une Commission composée de nos meilleurs ingénieurs, chargée de décider si le projet est faisable et ce qu'il doit coûter. Si le rapport est favorable, qu'il fasse immédiatement commencer les travaux.

L'élection de M. Brisson.

Hier, vers les quatre heures de l'après-midi, nous recevions une dépêche d'Europe annonçant que la Chambre des Députés de France s'était réunie de nouveau, après les fêtes de Noël et du jour de l'An, et avait élu de nouveau M. Brisson comme son président, à une très forte majorité : 272 voix sur 310 votants.

Nos lecteurs savent à quel parti appartient le nouveau président de la Chambre. C'est un radical de la plus belle eau, personne ne l'ignore ; mais c'est aussi un républicain bien avéré. C'est ce dont personne ne doute, non plus, et c'est ce que la Chambre a voulu que l'on comprenne bien nettement. Elle appartient, en grande majorité, au parti modéré ; tout le monde le sait ; ses actes passés le prouvent surabondamment ; mais elle est en même temps sincèrement et profondément républicaine. C'est ce qu'elle a voulu faire nettement comprendre aux populations françaises ; elle a porté son choix sur un radical, parce que, plus que tout autre, il incarne en lui l'idée de république. On ne peut que la féliciter de ce choix. Il coupe court à tous les soupçons dont elle était l'objet ; il prouve jusqu'à l'évidence que la Présidence Casimir Périer, qui est aussi son œuvre, est une présidence sincèrement et foncièrement républicaine. Que peuvent exiger de plus les républicains les plus soupçonneux ? Ne résulte-t-il pas d'un pareil choix que la France est franchement, sincèrement et à tout jamais dévouée au nouveau régime ?

Un coup de massue asséné sur la tête de nos planteurs.

Nos lecteurs savent bien—nous n'avons pas à le leur répéter—que la Compagnie Miles qui a de graves intérêts dans l'industrie sucrière, puisqu'elle fait, à elle seule, marcher de huit à dix usines, avait protesté contre l'abolition des primes sur cette denrée, pour l'année 1894, et qu'elle avait fait appel du jugement de la Cour de Circuit à la Cour d'Appel du District de Colombie.

Nous avons le regret d'avoir à protester contre l'arrêt de cette Cour d'Appel ; mais nous y sommes forcés. Suivant elle, le juge McComas, avait le droit de refuser le mandamus que demandait la Cie. Miles pour forcer le secrétaire du Trésor et la commission du Revenu intérieur à examiner la valeur des productions de leurs usines, en vue de leur accorder la prime qui leur était donnée, jadis, en vertu de la loi McKinley.

C'est une décision que nous ne comprendrons jamais et contre laquelle nous ne cesserons de protester. Elle est arbitraire au premier chef.

Vous ne voulez plus de la prime, soit. Vous la déclarez inconstitutionnelle, passe. Vous l'abolissez à partir du jour de votre décision, c'est votre droit ; n'en parlons plus.

Mais cette prime doit s'appliquer à une récolte qui avait été commencée, préparée, travaillée, bien avant votre décision qui n'a pas et ne peut avoir le droit de rétroactivité. La prime sur la production sucrière est abrogée ; nous l'admettons en plein, mais pour l'avenir, nullement pour le passé. Si nos planteurs n'ont pas le droit de toucher la prime sur la récolte de cette année, ils ne l'avaient pas davantage pour toucher la prime de 1893, pour toucher celle de 1892, pour toucher celle de 1891. Si vous voulez être conséquents avec vous-mêmes, faites rendre gorge à ceux qui ont touché les primes de ces trois années, ou laissez-les jouir de celle de 1894.

Nous défions qui que ce soit de répondre à cet argument.

Mort de M. Pierre Auguste St-Martin.

C'est avec un sentiment de tristesse profonde que nous annonçons à la population Louisianaise et Créole la mort d'un de nos plus vieux et plus estimables concitoyens, M. Pierre Auguste St-Martin, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-six ans et dix mois, en la résidence de son gendre M. T. Perret, sur l'habitation Whitney, paroisse St-Jean-Baptiste.

M. St-Martin était de ces planteurs de la vieille souche dont le nombre diminue rapidement parmi nous et que nous ne connaîtrons bientôt que par l'histoire ou par la tradition. Comme son beau-père Charles Perret, dont le nom est passé en proverbe dans la basse Louisiane, pour son hospitalité et sa grande charité, M. St-Martin n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait secourir et encourager ses semblables moins fortunés que lui. Jusqu'à ce que la guerre l'eut ruiné, et tant qu'il posséda l'aisance, la porte de sa demeure fut ouverte à tous les déshérités.

Après la guerre de sécession, pauvre lui-même, il ne sortit plus de sa retraite excepté aux grandes époques de l'épidémie et de l'épreuve, pour encourager, pour soigner et pour tâcher de guérir les malades et les mourants. Il avait beaucoup lu et beaucoup étudié ; et, frappé, dès 1849, des grandes vérités de la Méthode Raspail il avait adopté, pour lui et pour les siens, le mode de traitement si simple, mis au jour par ce grand homme et au moyen duquel il réussit à soulager bien des souffrances, à sauver bien des vies menacées par les deux grandes pestes, le choléra et la fièvre jaune.

M. St. Martin fut deux fois marié, d'abord avec Mlle Gustave D'Armsbourg, petite fille du Chevalier d'Armsbourg, aide-de-camp du célèbre Charles XII, roi de Suède, et l'un des fondateurs de la Louisiane qu'il colonisa avec 200 ou 300 Allemands, vers 1720 ou 1730 ; la seconde fois il épousa Louise Perret, veuve de Drauzin Perret, père et mère de M. Rosémond Perret de notre ville, et de M. T. Perret de la paroisse St Jean Baptiste. De ces deux mariages il laisse une nombreuse famille d'enfants et de petits enfants, auxquels nous envoyons nos compliments de condoléances bien sincères.

M. St-Martin était le frère aîné de l'Hon. Louis St-Martin qui représenta plusieurs fois notre Etat au Congrès des Etats-Unis et dont la mort, tant regrettée il y a environ deux ans, laissa un grand vide parmi ses concitoyens qu'il servit si longtemps et si fidèlement.

Les obsèques de M. St-Martin auront lieu à onze heures ce matin, à St Jean-Baptiste.

Deux Nuits de Noël.

Le poète Amédée Violette—dont je vois un portrait d'une ressemblance exacte chaque fois que je me regarde dans la glace, dit François Coppée—aura cinquante-trois ans vers la fin du mois de janvier prochain, dans les environs de la Saint-Babylas. Cinquante-trois ans, c'est la jeunesse, au théâtre, et, à partir de cet âge-là, l'acteur en vedette n'accepte plus un rôle, si l'amoureuse n'est pas tout de suite foudroyée par lui, dès le premier acte, quand il entre par la porte du fond. Mais, "à la ville," cinquante-trois ans, c'est un chiffre.

Amédée Violette se fait encore quelquefois des illusions, par exemple à l'Institut, après la séance, quand il aide le doyen de l'Académie à enfiler son paletot et que l'aimable octogénaire lui dit avec bonté : "Merci, mon cher enfant."

Cependant l'état civil existe. Sans parler d'un rhume périodique qu'Amédée s'obstine à ne pas appeler catarrhe, ni des choses éponvantables qui se passent dans une de ses molaires—ce le du fond, à gauche—le poète rencontre, à chaque instant, la preuve qu'il n'est plus jeune. L'autre jour, dans un salon où l'on faisait de la musique, une fillette de quinze ans s'est levée pour lui offrir sa chaise.

Allons, c'est le "coup de vieux," mon bonhomme!

Or, ce soir, Amédée Violette, un peu grippé—quand je vous disais que ce n'était pas un catarrhe—s'est acagnardé devant son feu de célibataire, et, pincette en main, il entend vaguement, malgré l'épaisseur des rideaux, sonner les cloches de Noël. Leur bourdonnement étouffé berce sa rêverie, et voici que se réveillent, tout au fond de sa mémoire, les lointains, très lointains échos de cloches semblables, entendues jadis, comme celles-ci, dans l'atmosphère sèche d'une froide nuit d'étoiles.

Quel âge avait-il, la première fois qu'il a entendu les cloches de minuit ?

Il ne sait pas au juste. Mais il était certainement encore un tout jeune enfant—et pas lourd—puisque sa mère le gardait si longtemps sur ses genoux. Elle n'était plus très jeune—Amédée est le dernier né d'une nombreuse famille—et il se souvient aujourd'hui, avec quelle intensité qu'à demi ensommeillé sur l'épaule de la maman, il maniait de ses doigts enfantins la peau, un peu molle et fanée déjà, du cou de la pauvre femme, et que c'était pour lui une sensation très douce.

Où cela se passait-il ? Dans une chambre, qui paraissait grande alors au petit Amédée, mais qui devait être en réalité fort exiguë puisqu'une famille de six personnes suffisait à l'encombrer. Le père, ressemblant à Amédée tel que le voici à présent, était assis au coin du feu, roulant entre ses mains sa tabatière d'écaille et souriant à ses trois filles en train de mettre le couvert pour le réveillon, avec des éclats d'innocente gaieté ; et, de l'autre côté de la cheminée, se tenait la mère, heureuse de se laisser tripoter le cou par son petit garçon, par son fils unique.

Amédée peut-il reconstituer quelques autres détails de cette scène intime ? Non. Elle ne lui apparaît même que confusément, comme dans un brouillard. Il était si jeune. Il n'a pas gardé le moindre souvenir du repas nocturne. Sans doute, ce soir-là, "le marchand de sable" aura passé avant qu'on se fût mis à table, et la maman aura porté le bambin tout endormi dans son lit, en se promettant bien de lui réserver sa part de baba.

De ce soir de Noël, Amédée se rappelle seulement le bruit des cloches, au dehors—pas plus fort qu'un murmure d'abeille—et sa volupté de tout petit, qui n'avait pas quitté le sein depuis si longtemps, à manier, à palper, de ses mains débilement brutales, la chair mortifiée de sa mère.

O rides saintes ! Flétrissures sacrées ! Depuis bien longtemps, Amédée ne les a plus pour rafraîchir ses yeux brûlés de larmes, aux heures où les chagrins sont trop lourds ! Il était un jeune homme encore, le matin, le terrible matin où, chancelant de douleur, il conduisait le deuil funèbre et recevait un grand coup dans le cœur à chaque cahot du corbillard sur le pavé. La mort a détaché pour toujours ses bras de ce cou maternel, qu'on embrasse à tout âge avec un geste puéril ; et c'est seulement depuis lors qu'il a senti combien l'homme est solitaire dans la vie.

Les cloches sonnent, cette nuit, pour célébrer une maternité divine et la naissance de Celui qui a changé la face du monde, en enseignant aux hommes à aimer la souffrance et à ne la plaindre, à ne la soulager que chez autrui. Amédée se rappelle une nuit semblable, quand il était encore presque un nouveau-né, et il songe à sa mère avec une tendresse infinie.

Mais que la mémoire est infidèle et obscure ! Il ne peut la revoir, la noble femme, que brisée par l'âge, tassée dans son fauteuil bas de malade, suivant toujours des yeux, à travers le logis, son grand garçon de fils, mais avec le regard inquiet et avide, le douloureux regard des paralytiques. Oh ! pourquoi ne peut-il la faire surgir des ténèbres du passé, telle qu'elle était quand elle l'enveloppait du geste des madones, encore jeune, gracieuse et jolie, malgré tous ses soucis, tous ses labeurs d'humble et courageuse ménagère ?

Mais non. L'infirme cerveau d'Amédée n'est pas capable d'évoquer la chère image effacée par le temps, ou du moins, il ne l'entrevoit que pareille à ces vieux portraits enfumés où brillent seulement quelques taches lumineuses, l'éclair d'un bijou, une collerette jaunie, un sourire pâle, des yeux pleins de mystère.

Non, tout ce qu'il peut retrouver de sa maman bien-aimée—mais si lointaine—ce n'est qu'une sensation toute physique de chaleur, de repos, de bien-être, et surtout le plaisir de sa caresse presque rude de petit enfant dans cette chair fatiguée, dans cette chair déjà meurtrie par les augustes fonctions de la mère et de la nourrice.

Autre Noël.

Beaucoup d'années ont passé. Depuis trois mois, Paris est assiégé par l'armée allemande. D'aspect peu martial sous la capote aux boutons de fer-blanc, et les cheveux trop longs sous le képi, Amédée porte le fusil "à tabatière" dans un bataillon de la garde nationale qui est de service aux remparts.

L'horrible soirée ! Sur les talus du bastion et sur le chemin de ronde, partout, la neige fondue, la boue froide du dégel. Nuit noire. Sur trois réverbères, un seul est éclairé ; un quinquet de pétrole y agonise. Pas d'autre lumière, sauf une lueur rougeur derrière les sinistres rideaux d'un cabaret ; et les maisons basses et espacées de l'extrême banlieue font les gros dos dans l'ombre, semblent vider, mortes. Une bise souffle, très aigre. Les nuages sales et bouleversés se déchirent un peu de ciel où flamboient de larges étoiles.

Continuellement la canonnade gronde, éloignée, sourde, monotone, seulement coupée, de temps en temps, par de gros coups, par les lourdes détonations des pièces de marine.

Mais quelques ombres à baïonnettes défilent là haut, le long des sacs à terre. "Qui vive ?.... Halte au falot." On relève les sentinelles.

Amédée se revoit, montant sa faction de nuit entre deux canons de vingt-quatre endormis, piétinant de l'un à l'autre, l'arme au bras, les mains gourdes sous les moufles de tricot, les pieds morts dans la fange glacée, malgré les épais soulliers de chasse.

C'est pourtant, ce soir encore, l'anniversaire de la naissance du Maître divin, qui a dit aux hommes : "Aimez-vous les uns les autres." Ah ! l'on ne s'en souvient guère, dans cette affreuse nuit, du Sermon sur la Montagne ! La guerre gronde de toutes parts. Nos obus vont chercher l'ennemi, là-bas, sur les coteaux ténébreux ; et plus près, dans cette plaine noire, les forts de Montrouge et d'Issy ne sont plus que des nids à bombes.

Noël ! C'est Noël ! A ce profond et formidable ronflement du canon qui roule d'écho en écho, voici que se mêlent maintenant les notes argentines, les voix de cristal des cloches. Toutes les églises, toutes les chapelles de Paris appellent les fidèles à la messe nocturne. C'est l'heure où toute la chrétienté s'attendrit devant l'Enfant-Jésus, né sur la paille d'une étable. Mais au même instant, dans l'énorme ville affamée par le blocus, plus d'une mère est assise, stupide de douleur, près du berceau où meurt de faim son nourrisson, et elle maudit ses mamelles taries !

Cependant un grand vent se lève, emportant les nuages où se tordent des bataches, de confuses mêlées, et, dans un grand espace de ciel, soudain purifié, Amédée voit briller les astres.

Deux surtout ont un éclat extraordinaire. Ils scintillent et semblent palpiter. Ne seraient ils pas les guides lumineux qui jadis ont conduit vers la crèche de Bethléem, vers la foi nouvelle, les Bergers et les Rois ? Mais le canon gronde, plus menaçant. Quand donc Rois et Peuples retrouveront-ils le bon chemin qu'ils suivirent dans cette nuit bénie ? Quand donc observeront-ils la loi du Christ, la loi de paix et d'amour ! Hélas ! Toujours la haine et la guerre !

Cependant, le soldat en sentinelle se souvient que, dans le passé sanglant des nations, il eu est une qui fut généreuse, chevaleresque, désintéressée, qui du moins combattit souvent pour un idéal de liberté, de justice, de gloire. C'est sa patrie, c'est la France ! Et maintenant elle est vaincue !....

Amédée est parvenu au fond de sa tristesse.

Mais les nuages, bien que moins épais, se sont reformés, et dans leurs formes vagues et changeantes, le rêveur suscite à présent de glorieuses apparitions, les Croisades, la miraculeuse Pucelle, tant d'autres gloires, et les demi-brigades en haillons, et l'immense Empereur. Le tonnerre des artilleries s'est apaisé. On n'entend plus que les cloches ; et la basse profonde des bourdons, et le tintement clair des clochettes de couvent se confondent en un seul accord, font flotter une atmosphère d'harmonie sur la ville assiégée. Au ciel, une seule étoile se devine encore, pâle, à travers la nuée.

Alors un grand apaisement descend dans le cœur de cet homme appuyé sur son fusil de guerre ; et, bercé par les consolantes voix d'airain, les yeux fixés sur cet astre qui se voile mais qui ne s'éteindra pas, il se reprend à l'espoir pour la pauvre et chère France.

De toutes ses veillées de Noël, Amédée vieilli, Amédée souffrant et seul devant ses tisons, ne veut, ce soir, se rappeler que ces deux-là.

Au dehors, les cloches se sont tues. La pendule sonne une heure du matin. Mais l'âme du poète est inondée d'une pieuse douceur. Lui aussi, il a fait sa prière nocturne.

Il a pensé à sa mère et il a pensé à sa patrie.

UN MARI EN GAGE.

Il y a quelques mois, une dame Geisicker perdait son mari et conformément au désir manifesté par celui-ci, elle faisait incinérer ses restes. Pieusement recueillies, les cendres étaient enfermées dans une petite boîte en carton et déposées sur la cheminée de Mme Geisicker, qui avait ainsi constamment sous les yeux la dépouille mortelle de son seigneur et maître réduite à sa plus simple expression.

Vers la fin du mois d'octobre, la veuve, étant un gênée, est allée trouver une de ses voisines et amies, Mme Beisner, pour lui emprunter 25 dollars. Mme Beisner n'a pas refusé le prêt demandé, mais elle voulait une garantie, et Mme Geisicker n'a trouvé rien de mieux que de lui remettre la boîte contenant les cendres de son mari. A l'époque convenue pour le remboursement des 25 dollars, la veuve ne s'est pas trouvée en mesure de payer, et Mme Beisner l'a assignée. Le juge, un peu surpris par cette instance d'un nouveau genre, a conseillé à Mme Beisner de restituer à Mme Geisicker le singulier gage qu'elle en avait reçu et de poursuivre sa débitrice devant les tribunaux civils pour rentrer dans son argent.

UN SPECTRE.

Une série d'incidents extraordinaires se produit depuis quelque temps dans le voisinage de l'école des Chartreux, à Goldaming, en Angleterre.

Un spectre à face lumineuse, tout entier drapé de blanc, paraît soudainement dans l'ombre des futaies qui entourent le célèbre lycée et terrifie les passants. Il a déjà rendu fou un cocher sur la voiture duquel il avait bondi. Les crises de nerfs dont il est l'auteur responsable ne se comptent plus.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'affaire, c'est qu'il ne laisse nulle part aucune trace de son passage, de manière que toutes les battues organisées par la police et par les autorités du Charter-House school sont restées sans résultat.

GUILLAUME II ET LES ANTISÉMITES.

A propos de la mort récente de la baronne Karl de Rothschild, les journaux de Frankfort publient une lettre adressée il y a quarante ans par la baronne à l'empereur Guillaume II, au moment où l'antisémitisme battait son plein en Allemagne.

Cette lettre écrite en anglais porte la date du 29 mars 1890 et est ainsi conçue :

"Sire, une étrangère peut-elle espérer d'être pardonnée si elle ose s'adresser à Votre Majesté impériale au sujet d'une question qui lui tient beaucoup à cœur ? Feu mon mari le baron Karl de Rothschild a été pendant plusieurs années honoré de l'amitié et de la confiance du vénéré grand-père de Votre Majesté impériale. Moi-même, durant vingt ans, j'ai reçu de nombreuses preuves de bienveillance et d'affection de l'impératrice Augusta dont le souvenir me restera toujours cher. Cette pensée m'encourage à vous écrire ce qui suit.

"Votre Majesté Impériale a prouvé dans une occasion récente combien elle était au-dessus des préjugés et combien profonde était la pitié qu'elle éprouvait envers les pauvres et les déshérités. Tant d'humanité, de clairvoyance et de fermeté doivent provoquer la plus profonde admiration et éveiller d'heureuses espérances, non seulement pour l'Allemagne, mais pour toute l'Europe.

"Ainsi puis-je espérer de ne pas faire en vain appel à l'équité de Votre Majesté impériale en vous conjurant de vouloir prendre en considération la situation de vos sujets juifs et de ne pas permettre que le préjugé et la malveillance s'exercent sur eux. Croyez-moi, ils sont parmi les plus dévoués sujets de Votre Majesté. On ne trouverait pas, je crois, un seul cas pouvant démentir ce sentiment.

"Qu'allègue-t-on contre eux ? Qu'ils aiment l'argent, qu'ils ne songent qu'à amasser des richesses !

Mais quelle autre carrière leur avait on laissée ouverte si ce n'est celle du commerce et du négoce. De quelle autre manière pouvaient-ils faire valoir leur intelligence, leur activité, leur énergie ; jusqu'à ces derniers temps, aucune fonction publique, soit dans le domaine de la science, soit dans le service de l'Etat ne leur était accessible.

Les générations succédaient aux générations ; elles n'avaient devant elles qu'une seule espérance, celle de faire fortune.

"Cette situation injuste commence à s'améliorer que déjà, on tente d'y revenir par un étrange retour aux préjugés du passé. Votre Majesté impériale est trop juste, trop éclairée, pour admettre pareil revirement contre une partie de ses sujets. Vous suivrez l'impulsion de votre cœur, la lumière de votre propre esprit, votre penchant à la justice et vous ne prêterez pas l'oreille aux excitations, à l'intolérance de ceux qui voudraient, contrairement aux enseignements de leur religion, présenter et traiter avec injustice une partie des sujets de Votre Majesté sur le dévouement et le patriotisme desquels vous pouvez compter avec confiance."

L'empereur Guillaume chargea M. de Lucanus, le chef de son cabinet civil, de faire à Mme la baronne Karl de Rotschild la réponse suivante :

"Sa Majesté l'empereur et roi a reçu votre distinguée lettre du 25 du mois. Mon auguste maître n'a pu comprendre quelles sont les circonstances qui, au moment actuel, ont pu inspirer de si vives inquiétudes en ce qui concerne le traitement des sujets juifs de Sa Majesté, dont vous parlez dans votre lettre.

"Sa Majesté a la même bienveillance *paternelle* pour *tous* ses sujets sans distinction d'état social et de religion. Les sujets juifs peuvent être d'autant plus assurés de son auguste *protection*, qu'ils s'efforceront, ainsi que vous le dites, de ne le céder à une autre classe de la population en tout ce qui concerne le *vrai* patriotisme et la *vraie* vertu civique".

Par ordre de Sa Majesté,
Signé : DE LUCANUS,
Conseiller intime, chef du cabinet civil de l'Empereur.

MÉMOIRE ÉLÉPHANTINE.

Un correspondant du *Times*, le médecin militaire Robert Pringle, a reconnu, au Jardin zoologique de Londres, un éléphant qui avait pris part, dix-sept ans auparavant, à la grande procession d'Agra organisée en l'honneur du prince de Galles, de passage aux Indes anglaises. Il fut désagréablement choqué de constater que cet animal avait perdu ses bonnes manières : il se refusait à saluer les personnes qui ne lui avaient pas préalablement offert quelques friandises et, même après qu'elles avaient satisfait à son désir, il ne leur adressait qu'un remerciement du bout de la trompe, ce qui est, paraît il, chez l'éléphant le comble de la dérision.

M. Pringle ne put supporter un spectacle si choquant.

"Salaam Kuro !" cria-t-il d'une voix tonnante. C'est la formule usitée pour inviter un éléphant bien élevé à dire "s'il vous plaît," et celui du Jardin zoologique n'avait pas entendu ces mots depuis dix sept ans. Il fixa ses yeux sur le baba que tenait M. Pringle dans sa dextre, et, après une minute d'hésitation pendant laquelle sa mémoire le reporta évidemment à l'époque de sa grandeur passée, on le vit dresser sa trompe de la manière la plus courtoise et faire un salaam dont la correction ne laissait rien à désirer. C'est alors seulement que le baba lui fut remis, et il en témoigna sa satisfaction par une révérence appropriée.

Voyageurs arrivés à l'Hôtel Grunewald.

F L Maxwell, Mound, Louisiane ; M A Gladding, Indianapolis ; O F Barrett, S Harman, Cincinnati ; D M Boyd, Bert Harris, R H Hadifer, Chicago ; F A Snow, Kansas City ; Frank Rees, Chattanooga ; A D Bryan, Baton Rouge ; L L Loycoen, Victoria, Tex ; L B Hass, Hartford, Conn ; B L Geyer, Dallas ; J Finnegan, Vincent de Messing, Geo A Rowell, New York ; F C Tuthill, Toledo, O ; J O Palmer et femme, Paris, Ill ; Mme O L Chamberlain, Illinois ; Mme A W Thomas, Boston ; B W Parker, Chicago ; M J Bond, C M Bond, Clarksburg ; P Rosenthal, Confterville ; Louis Heilpein, Shreveport ; Wm Henny, Jackson, Miss ; E Metzger, Mobile.

Avis Spécial.

La réunion annuelle de la Female Orphan Society pour une élection du Bureau de Conseil pour servir cette année, sera tenue à l'Azile Poydras, mercredi 16 janvier 1895, entre midi et 2 heures P. M.

DAISY M. L. HODGSON,
6 janv—10t Secrétaire.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 3me district

1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

SIXIÈME ETAT ANNUEL DE LA INTER-STATE FIRE ASSOCIATION,

31 Décembre 1894.

Primes reçues 1894	$112,623 30
Pertes payées 1894	37,614 86

ACTIF.		PASSIF.	
Fonds de garantie	$188,650 28	Primes non-terminées, 1894	$ 40,443 93
Autres actifs comptant	49,681 43	Pertes en cours de règlement	8,500 00
		Surplus pour détenteurs de polices	189,387 78
	$238 331 71		$238 331 71

B. L. EMERY, Secrétaire. BREEDLOVE SMITH, Président.

Directeurs :

John I. Adams, Frank A Daniels, Breedlove Smith, R. M. Ong, J. Zach Spearing, Henry Haag, John S. Talmage, L. H Gardner, W. W. Sumner, C. C. Emery, S. Hernsheim, Henry Wellman, I. Hechinger, Jas. G. Duncan, R. L. Emery, Albert Mackie, J. J Manson, Henry G. Busch, Andrew Jackson, de Baton Rouge, M. T. Elfert, Lem M. Carter, de Shreveport.

8 janv—1 sem

FINLEY.—Décédée, mardi, 8 janvier 1895, à midi, ALICE YOUMAN, épouse de A. D. Finley, à l'âge de 46 ans, native de la Mobile, Ala., et résidente de cette ville depuis 20 ans. Les parents, amis et connaissances de la famille ainsi que ceux de ses fils, U. et C. Landreaux et de son gendre, E. J. Riess, sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu mercredi, 9 janvier, à 3 heures P. M., de la résidence de son gendre, E. J Riess, coin des rues Ursulines et Galvez.

RICHARD—Décédé hier matin, mardi, 8 janvier 1895, à une heure et demie, ERNEST P. RICHARD, âge de 62 ans. Les amis et connaissances de la famille ainsi que ceux de son fils, Jules Richard, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mercredi, à trois heures et demie précises de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière demeure, 405, rue Damaine, entre Miro et Tonti.

PIRAINO.—Décédée, mardi matin, 8 janvier 1895, à 10:25 heures, à l'âge de 56 ans et 9 mois, MME G. PIRAINO, native de France. Les amis et connaissances de la famille, ainsi que ceux de ses fils, Frank et Eugène Cerisé, et de ses beaux-fils, Joe Papania et F. Vaglienti, sont invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, mercredi, à 3:30 heures précises de l'après-midi, de sa dernière résidence, 336 avenue Cleveland, entre les rues Broad et White.

REBOUL—Décédé ce matin, à 12:45, à l'âge de 28 ans, VICTOR REBOUL, natif de la Nouvelle-Orléans. Ses funérailles auront lieu aujourd'hui, à trois heures. Le convoi partira de sa dernière résidence, coin St-Philippe et Bourbon. Les amis et connaissances des familles Reboul et Lagomassino, ceux de ses beaux frères P. V. Fancon et Edmond Talazac, ainsi que les membres de la Société des Enfants de la France sont priés d'y assister.

De la part de sa femme.

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1016.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Anciens No 129, Nouveaux Nos 537 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Sauterne et Rhône, TO-KAY.

Angelica, Muscatelle, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant du Rhône, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.

24 août—1an

Excursion Mensuelle Régulière du L. & N.

L'Excursion mensuelle de l'Hiver du L. & N. aux différents points de la côte du Golfe aura lieu Dimanche 13 Janvier.

C. MARSHALL, Sup't. JOHN KILKENY, D. P. A.

9 janv—2t

Ligue Commerciale Limitée des Jeunes Gens.

Avis est par le présent donné que la réunion annuelle des membres sera tenue au bureau de la Ligue, au-dessus de la Banque Nationale de la Louisiane 620 rue Commune, le LUNDI, 14 janvier 1895, à 7:30 heures P. M., et que l'élection de trente (30) directeurs pour servir pendant l'année suivante aura lieu le même soir, entre 8 et 10 heures.

HARRY ALLEN,
5jan—5 au 14 Secrétaire.

THE LEON QUEYROUZE
Commission Co. Limited
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
69 et 71 RUE TOUROUPITOULAS

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.
—JEUDI, 10 JANVIER,—
ROBERT LE DIABLE.
Grand opéra en 5 actes.
Les rôles principaux sont distribués comme suit
Robert ..... M. Anasty
Bertram ..... M. Chavaroche
Raimbaut ..... M. Garrignes
Alice ..... Mlle Laville
Isabelle ..... Mlle Darcy
9 janv—1f

ACADEMIE DE MUSIQUE.
Matinées Mercredi et Samedi à 1 he